



L'architecture religieuse à La Réunion aux XVIIIe et XIXe siècles

Bernard Leveneur

► To cite this version:

Bernard Leveneur. L'architecture religieuse à La Réunion aux XVIIIe et XIXe siècles. *Revue historique des Mascareignes*, 2002, *Chrétientés australes du 18e siècle à nos jours*, 03, pp.49-70. hal-03454054

HAL Id: hal-03454054

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454054>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'architecture religieuse à La Réunion aux XVIII^e et XIX^e siècles

Bernard Leveneur

INTRODUCTION

Au XVIII^e siècle, l'administration de la Compagnie des Indes, l'administration royale et l'ordre religieux des Lazaristes, sont les premiers maîtres d'ouvrage publics de l'histoire de l'architecture à La Réunion ^[1].

De 1664 à 1767, la Compagnie élève à Saint-Paul, Saint-Denis ou Saint-Leu des entrepôts, en vue d'abriter ses précieuses marchandises. Il s'agit là d'investissements réalisés avec le plus grand souci d'économie, mais aussi dans un contexte socio-économique marqué par la pénurie d'une main-d'œuvre qualifiée. Dans le même temps, les Lazaristes, chargés des affaires religieuses dans les Mascareignes, contribuent eux aussi à la naissance d'une première architecture publique : églises et cures de l'Ancien Régime constituent dans les paroisses isolées les seuls monuments remarquables de Bourbon au XVIII^e siècle.

L'histoire de l'architecture à La Réunion débute avec ce corpus restreint d'édifices laïcs ou religieux, jalons essentiels dans la définition du style Compagnie des Indes ^[2], dont il convient d'analyser les caractéristiques architecturales.

Au XIX^e siècle, l'île de La Réunion ne reste pas à l'écart des grands courants artistiques européens qui marquent l'histoire de l'architecture durant cette période. Comme en métropole, avec laquelle La Réunion établit des liens rapprochés et privilégiés à partir de 1815, les églises construites entre 1815 et 1914

[1] Que soient ici remerciés tous ceux qui par leur aide, ont contribué à la rédaction de cet article et notamment : le personnel des Archives départementales de La Réunion, de l'Évêché, Roselyne de Robillard et Marie-Claire Edevin-Hoarau pour leur fidèle amitié, Christelle de Villèle, pour les renseignements fournis sur la Chapelle Pointue, Maryvonne Massinot et Jean-Luc Mignot pour la relecture de cet article.

[2] Cette expression est aujourd'hui utilisée pour désigner un ensemble de constructions disparates, qui toutes ne sont pas du XVIII^e siècle.

évoluent du style néo-classique au style néo-gothique ou néo-roman. L'histoire de l'architecture religieuse réunionnaise, plus que l'architecture publique, participe à cet éclectisme architectural qui est l'une des caractéristiques de l'architecture au XIX^e siècle.

1. ÉGLISES ET CURES DE BOURBON AU XVIII^e SIÈCLE

Chargés des affaires spirituelles insulaires sous l'Ancien Régime, les Lazaristes dotent les principaux quartiers de la colonie d'églises et de presbytères ^[3]. Installés dans l'île en 1714, ces premiers maîtres d'ouvrage publics de l'histoire de l'architecture à La Réunion ne doivent cependant pas masquer les initiatives de certains colons, notamment dans la construction de chapelles ^[4]. Dans une synthèse fondamentale publiée en 1953, le père Jean Barassin a étudié les édifices construits avant 1767. Cependant, à ce premier ensemble il convient d'ajouter deux églises élevées par les Lazaristes durant la Période royale (1767-1789).

Ainsi en 2001, quatre églises et quatre cures (voir tableau n° 1), modifiées au XIX^e siècle ou très restaurées au XX^e siècle, témoignent encore de l'architecture religieuse du XVIII^e siècle à Bourbon.

Tableau n° 1 :
Chronologie des églises et cures édifiées au XVIII^e siècle

Paroisses	Églises	Cures
Sainte-Suzanne	1729 (détruite entre 1805 et 1816)	Date de construction inconnue (détruite)
Saint-Benoît	1734 / 1735 (détruite en 1840 ?)	1735 (détruite)
Saint-Denis	1743 / 1746 (détruite en 1829)	1747 / 1748 : cure actuelle
Saint-André	1747 / 1751 (détruite en 1795)	Vers 1742 (détruite en 1795)
Saint-Louis	1753 / 1756 (détruite en 1853)	1753 / 1756 (détruite en 1853)
Sainte-Marie	1754 / 1755 (toiture modifiée en 1932)	1733 (détruite)
Saint-Pierre	1758 / 1765 (modifiée en 1835-39)	1758 / 1765 : cure actuelle
Saint-Paul	1777 / 1778 (reconstruite en 1905)	1754 : cure actuelle
Saint-Leu	1788 / 1792 (restaurée au XX ^e siècle)	1790 / 1791 : cure actuelle

A. Caractéristiques architecturales des églises du XVIII^e siècle

En 1714, trois paroisses dotées d'églises existent à Bourbon : Saint-Paul, créée en 1667, Saint-Denis, fondée vers 1680 et Sainte-Suzanne, la plus récente, établie en 1688 ^[5].

À Saint-Paul, il s'agit d'un bâtiment modeste (21,70 m de long sur 10,30 de large), prolongé à l'arrière par une sacristie en appentis. Cette église, construite entre

[3] Barassin, Jean, *Histoire des établissements religieux de Bourbon au temps de la Compagnie des Indes 1664-1767*, Saint-Denis, F.R.D.O.I., 1983 (réédition). Toutes les informations historiques concernant la première moitié du XVIII^e siècle sont extraites de cet ouvrage.
[4] Il s'agit de la chapelle Notre Dame des Anges, instaurée à Saint-Paul entre 1701 et 1703 par la famille Mussard, mais financée par la Compagnie, de la chapelle en briques, connue sous le nom de "Chapelle Blanche", construite à Sainte-Marie de 1727 à 1728 par Domingue Pereira (Ferrère) et enfin de la chapelle Notre Dame du Rosaire, construite à Saint-Louis par la famille Lallemant entre 1732 et 1734.
[5] Barassin, *Histoire des établissements...*, op. cit., p. 12.

1708 et 1709, s'élève sur le site actuel ^[6] de l'église paroissiale de Saint-Paul. À l'intérieur, l'autel majeur est flanqué de deux autres autels, situés dans des renforcements de part et d'autre du chœur. Le lazariste Caulier, auteur d'un rapport sur l'état des paroisses de Bourbon précise en 1772 que cette église *n'a d'autre charpente que celle d'une grange de village, et d'autre couverture que des feuilles, à l'ancienne mode du pays* ^[7].

À Saint-Denis, le lieu de culte se situe à proximité de la loge de la Compagnie des Indes, non loin du rivage. En 1714, les Lazaristes découvrent une église probablement en pierre, la troisième construite à l'arrière de l'actuel hôtel de la Préfecture. Selon Caulier, *son architecture était la même que celle de Saint-Paul, mais encore de plus petite dimension* ^[8].

Enfin, il existe à Sainte-Suzanne, au lieu-dit Bel Air, non loin du cimetière actuel du même nom, une église en bois construite entre 1701 et 1704.

Ces églises, qualifiées de « granges » par le révérend père Caulier, possèdent trois caractéristiques architecturales identiques :

- un plan simple, l'église halle,
- des élévations sobres sans aucun décor architectural, les murs sont en maçonnerie ou en planches, percés de fenêtres,
- une charpente apparente au-dessus de la nef.

On retrouve ces trois caractéristiques dans la chapelle Notre Dame du Rosaire, construite entre 1732 et 1734 à Saint-Louis. Ce modeste édifice, dont l'architecture est inspirée des premières églises de La Réunion au début du XVIII^e siècle ^[9], témoigne des prémices du style Compagnie des Indes qui se développe dans l'île au cours des années 1730-1760.

De 1714 à 1735, la Compagnie ne fait aucun effort financier en matière de constructions religieuses ^[10] et les Lazaristes ne cessent de se plaindre de l'inertie des administrateurs. En 1735, devant la menace imminente d'un départ des Lazaristes, la Compagnie réaffirme auprès des représentants de la Congrégation dans l'île son engagement en vue de doter les six paroisses de l'île d'églises et de cures. *Le Concordat touchant à l'union des cures des îles de France et de Bourbon à la congrégation de la Mission* ^[11], signé le 27 juillet 1736, doit être considéré à juste titre

[6] Le 1^{er} juin 1677, les Lazaristes achètent à la famille Mussard un terrain, non loin de l'embouchure de la ravine du Bernica, et qui s'étend au pied de montagnes qui dominent l'extrémité sud de la ville de Saint-Paul. Ils y construisent une nouvelle église, plus proche du nouveau quartier en cours de constitution sur la bande de sable noir qui longe la baie, les habitants abandonnant la région actuelle de Savanna, premier lieu de peuplement de Saint-Paul. Par ailleurs, le nouveau terrain se situe à proximité du chemin tracé dans le rempart qui domine la ravine du Bernica, principale voie de communication vers l'ouest au XVIII^e siècle.

[7] Barassin, *Histoire des établissements...*, op. cit., p. 20.

[8] Barassin, *Histoire des établissements...*, op. cit., p. 56.

[9] Lasse d'attendre la construction d'une église à Saint-Louis, Barbe Payet, veuve en premières noces d'Étienne Hoarau et épouse de François Lallemand, décide de construire sur son habitation une chapelle privée, lieu de culte également fréquenté dès 1734 par les habitants de Saint-Louis. En 1880 (Barassin p. 83), les héritiers Lallemand donnent la chapelle à la cure de Saint-Louis. Entièrement restaurée en 1884, puis en 1917, elle l'est de nouveau en 1954, à l'occasion de l'année mariale. En 1984, la chapelle a fait l'objet d'un bail pour une durée de 99 ans au profit de la commune de Saint-Louis, chargée des travaux de rénovation et d'entretien.

[10] Il en est de même pour ses propres constructions, les administrateurs ne voyant pas l'intérêt d'investir dans des constructions en maçonnerie, inutiles dans une île dont la vocation est essentiellement de servir d'aiguade pour les navires de la Compagnie. Le développement d'une économie de plantation à partir des années 1720-1730 est à l'origine du développement d'une architecture publique durable dans la colonie.

[11] Barassin, *Histoire des établissements...*, op. cit., p. 13.

comme le premier projet de constructions publiques de l'histoire de La Réunion, programmé sur le long terme. Cependant, le supérieur de la Congrégation à Bourbon, le Préfet apostolique Criaïs, n'attend pas la ratification de cet acte et demande au Gouverneur La Bourdonnais de lui confier la maîtrise d'ouvrage en 1739.

Des églises construites entre 1739 et 1767, seules subsistent les églises paroissiales de Sainte-Marie (1754-1755) et de Saint-Pierre (1758-1765). Toutes deux s'inspirent des plans et élévations des deux églises construites par les Lazaristes avant 1736 : l'église de Sainte-Suzanne, terminée en 1729 sous la direction du curé Teste, et l'église de Saint-Benoît, plus petite que la première, achevée en 1735, chantier attentivement surveillé par le gouverneur Pierre Benoît Dumas. En 1736, Criaïs considère l'église de Sainte-Suzanne comme le modèle des grandes églises à construire à Saint-Denis et à Saint-Paul et celle de Saint-Benoît pour les édifices nécessaires à Saint-Louis, Saint-Pierre et Sainte-Marie ^[12].

Construites en maçonnerie, les églises de Sainte-Suzanne et de Saint-Benoît présentent le même plan en croix latine, avec un transept saillant. Depuis l'instauration de la Contre Réforme en Europe à la fin du XVI^e siècle, ce plan est fréquemment utilisé dans l'architecture religieuse catholique. Il évoque sur le sol la croix du Christ, dont le sacrifice a été réaffirmé avec force par la propagande papale à l'issue du Concile de Trente. Il semble donc naturel aux Lazaristes, missionnaires chrétiens par excellence, d'élever sur le sol de Bourbon des églises de ce type.

Deux aquarelles, réalisées au début du XIX^e siècle par Jean Joseph Patu de Rosemont (1766-1818) ^[13] et son fils Amédée (1791-1810) ^[14], nous renseignent sur la physionomie de ces temples, même s'il s'agit de représentations sommaires.

Les élévations sont d'une grande sobriété, aucun pilastre, aucune architrave ne semblent souligner les lignes générales de ces deux églises. Les hautes toitures, représentées en gris, semblent être recouvertes de bardeaux, sauf à Sainte-Suzanne où une partie de la toiture est faite de troncs de palmistes évidés, utilisés comme des tuiles ^[15]. Cette particularité est à l'origine du mauvais état de cette église à la fin du XVIII^e siècle, amenant son abandon, puis sa destruction dans les premières années du XIX^e siècle (aquarelle de J.J. Patu de Rosemont). À l'intérieur, les charpentes sont apparentes et les nefs se terminent par une abside en cul de four ^[16].

Toutes les églises construites entre 1736 et 1767 présentent les mêmes caractéristiques. Les églises de Sainte-Marie (plan en croix latine maintenu, nef se terminant par un cul de four) et de Saint-Pierre (chevet en cul de four), témoignent encore de l'apogée du style de la Compagnie à La Réunion, en dépit des modifications apportées aux XIX^e et XX^e siècles.

Mais c'est l'église Sainte-Ruffine de Saint-Leu, élevée de 1788 à 1792 ^[17], qui atteste le plus brillamment des normes architecturales établies par les Lazaristes en 1736. Même si les « restaurations » du XX^e siècle ont porté préjudice à l'esthétique

[12] Il n'est pas fait mention de la paroisse de Saint-André, créée en 1766, mais dotée d'une église dès 1751.

[13] Versailles, collection Mareschal de Bièvre.

[14] A.D.R., 26 J....

[15] Barassin, op. cit., p. 36.

[16] Une autre aquarelle de Jean Joseph Patu de Rosemont concernée dans les fonds Mareschal de Bièvre représente le chevet de l'église de Saint-Benoît dotée d'un cul de four.

[17] Chateaufieux, Sosthènes de, *Histoire de Saint-Leu*, Saint-Denis, imprimerie Lefort, 1865.

générale du bâtiment ^[18], on y retrouve le plan en croix latine à transept saillant, les chevets en cul de four des deux autels latéraux et la façade avec un mur pignon anciennement décorée de pilastres ^[19].

L'église de Saint-Paul, construite de 1777 à 1778, se distingue des autres églises construites au XVIII^e siècle. Le plan en croix latine constitue toujours la référence, mais les bras du transept sont de la même longueur que celui de la nef. Ils se rejoignent par des pans coupés percés d'une fenêtre, originalité qu'il convient de souligner.

L'aspect originel de l'église de Saint-Paul est connu grâce aux illustrations du XIX^e siècle (abbé Barrère, Étienne d'Hastrel, Louis Antoine Roussin ou Caroline Viard) ou encore aux photographies de la seconde moitié du XIX^e ou du début du XX^e siècle. En dehors de la façade principale, où la porte d'entrée, surmontée de niches, est encadrée de pilastres soutenant une architrave, les autres façades ne présentent aucun décor, les murs étant percés, comme à Sainte-Marie de fenêtres à linteaux cintrés ^[20]. Entièrement détruite par un incendie en 1905, l'église a été reconstruite selon le même plan, seules les façades situées aux extrémités des bras du transept ont été modifiées.

Le style sobre, rustique, de la Compagnie des Indes se perpétue dans plusieurs églises ou chapelles élevées à La Réunion au XIX^e siècle. C'est le cas de l'église du Mont Carmel de Grands-Bois (milieu du XIX^e siècle) et la chapelle N.-D. de Lourdes de Bois d'Olives (seconde moitié du XIX^e siècle), toutes deux situées sur le territoire de la commune de Saint-Pierre. Leurs plans sont simples, en croix latine à Grands-Bois ^[21], en halle se terminant par un cul de four à Bois d'Olives ^[22]. Leurs élévations présentent la même sobriété, aucun décor architectural n'existe sur les façades ^[23] ou dans les nefs. Ces deux exemples figurent parmi les plus significatifs de la persistance du style Compagnie des Indes au XIX^e siècle, dont la mise en œuvre ne nécessite pas l'intervention d'une main d'œuvre très spécialisée.

B. Des maisons indo-françaises : les cures de Bourbon au XVIII^e siècle

De 1714 à 1791, neuf cures sont construites par les Lazaristes à Bourbon, non loin des églises qu'ils élèvent. Quatre d'entre elles, bâties entre 1747 et 1791, témoignent encore du programme établi en 1736 et poursuivi jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il s'agit des cures de Saint-Denis (1747-1748), Saint-Paul (1754), Saint-Pierre (1758-1765) et Saint-Leu (1790-1791). Ces remarquables maisons du

[18] Une première campagne de restauration a été menée au cours des années 1960. Elle a eu pour conséquence malheureuse de supprimer les enduits des façades extérieures, laissant apparaître les moellons. Par ailleurs, les profils des chapiteaux des pilastres de la façade principale ne sont plus les mêmes qu'au XVIII^e siècle. Enfin, la toiture a été surélevée, modification regrettable maintenue dans les restaurations menées en 1999-2000.

[19] Ce décor est également présent sur la façade principale de l'église construite à Saint-Louis dans la plaine du Gol entre 1753 et 1756. Plus de trente ans plus tard, les bâtisseurs de l'église de Saint-Leu se sont probablement inspirés de ce modèle. (voir Roussin, *Souvenirs de l'île Bourbon* N° 60, *Chapelle du Quartier Saint-Louis*, avril 1848).

[20] Les murs de l'église de Saint-Paul ne possèdent plus ses enduits à la chaux, supprimés lors d'une campagne de "restauration" au cours des années 1980.

[21] Ce plan est presque la copie conforme au plan initial de l'église de Saint-Pierre, élevée entre 1758 et 1765.

[22] La comparaison entre cette chapelle et celle de N.D. du Rosaire à Saint-Louis s'impose : même mur pignon en façade, même sobriété dans les élévations, présence d'une sacristie dans le prolongement du chœur. Les seules différences à Bois d'Olives résident dans le chevet en cul de four et les portes surmontées d'arcs en pleins cintres.

[23] L'entrée de l'église de Grands-Bois est encadrée de pilastres soutenant un fronton, le tout en basalte taillé. Ce décor architectural est à rapprocher de la façade de la sucrerie de Grands-Bois, reconstruite à la fin du Second Empire (1871).

XVIII^e siècle, repères essentiels dans la définition et l'évolution de l'habitat à La Réunion, relèvent d'une architecture composite où l'influence française se mêle à la tradition architecturale indienne.

Si la cure de Saint-Paul ne possède qu'un rez-de-chaussée, les cures de Saint-Denis, Saint-Pierre et Saint-Leu ^[24] comportent un étage, signe de représentation sociale. Le plan de ces cures est d'une grande simplicité, marqué par le souci d'une distribution symétrique des pièces. À Saint-Denis, Saint-Paul et Saint-Pierre une grande salle commune se trouve au centre du rez-de-chaussée. Quatre autres pièces, communiquant entre elles, sont réparties de part et d'autre de cette salle, sauf à Saint-Leu où la répartition des pièces au rez-de-chaussée se fait autour de la cage d'escalier. À l'intérieur, certains détails du XVIII^e siècle subsistent comme les plafonds constitués de poutres apparentes connus sous le nom de plafonds « à la française » ^[25].

Le même souci de symétrie se retrouve dans les élévations. Portes et fenêtres se font face, permettant la ventilation des pièces. Toutes les ouvertures, sauf à Saint-Leu, possèdent des linteaux cintrés dans leur partie supérieure, détail caractéristique de l'architecture du XVIII^e siècle dans l'île. On retrouve des linteaux cintrés dans les édifices élevés par la Compagnie, comme l'hôtel de ville de Saint-Paul ou encore la Préfecture de Saint-Denis (années 1730-1740). Ils sont également présents dans certaines demeures privées bâties sous l'Ancien Régime : les maisons Desbassayns de Saint-Paul (1778 et 1788) ou la maison de La Vigne à Sainte-Suzanne (seconde moitié du XVIII^e siècle).

Les murs en maçonnerie sont enduits à la chaux. Les enduits des cures de Saint-Paul et Saint-Leu ont été supprimés lors des « restaurations » entreprises dans les années 1960, portant préjudice à l'étanchéité des bâtiments mais également à leur esthétique. Enfin, ces constructions au plan massé possèdent à Saint-Denis et Saint-Pierre une haute toiture à quatre pans, couverts à l'origine de bardeaux. Celle de Saint-Paul a été supprimée durant les années 1950 et remplacée par une dalle de béton ^[26].

Le plan massé symétrique, la présence d'ouvertures à linteaux cintrés, la toiture à quatre pans et les plafonds « à la française », tous ces éléments relèvent de l'influence de l'architecture française des XVII^e et XVIII^e siècles. On peut rapprocher les volumes des quatre cures élevées entre 1747 et 1791 des maisons rurales de l'ouest de la métropole. Le parti pris architectural de la symétrie, ou encore des ouvertures se faisant face, montrent les liens avec l'architecture des hôtels urbains ou des châteaux français de la période classique.

Cependant, la présence d'une galerie ouverte sous comble, la varangue ^[27], au rez-de-chaussée de ces maisons, relève de la tradition architecturale indienne et atteste des relations qui existent au XVIII^e siècle avec les comptoirs de la péninsule, notamment avec Pondichéry ^[28]. En 1772, Caulier écrit à propos de la varangue de la

[24] À la différence de Saint-Denis et de Saint-Pierre, dont l'étage est en pierre, la cure de Saint-Leu comporte un étage en bois, très restauré dans les années 1960.

[25] Ces plafonds ont été remplacés au XIX^e siècle par les plafonds "à la créole", constitué non plus de poutres apparentes mais de planches disposées en quinconces.

[26] Cette transformation fait suite à la décision du curé de l'époque de transformer le toit de la cure en salle de cinéma, élevant à l'une des extrémités un mur écran.

[27] La varande ou varangue est un terme de charpenterie de marine utilisé afin de désigner le mot indien varanda.

[28] Dulau, Robert, *La ville, la maison, l'esprit des lieux*, Pondichéry, Institut français, 1993. Dans cet ouvrage se trouvent de nombreuses reproductions de maisons de Pondichéry, présentant au rez-de-chaussée des varangues identiques aux varangues des cures de Bourbon au XVIII^e siècle.

cure de Saint-Paul : on appelle ainsi un corridor qui fait le vestibule des maisons des Indes et qui intercepte les ardeurs du climat.

Mais les récits des voyageurs français qui visitent l'Inde au XVIII^e siècle nous apportent des précisions complémentaires ^[29]. En 1771, Abraham Hyacinthe Anquetil Duperron ^[30] écrit : *La porte des maisons [indiennes] est ordinairement précédée d'une espèce d'appentis formé par un grand auvent que soutiennent plusieurs piliers. C'est là que les Indiens prennent le frais, fument le hoka et conversent accroupis sur deux massifs de terre élevés des deux côtés de la porte.* Pierre Sonnerat ^[31] précise en 1802 : *[la varangue est] formée par le toit qui déborde le mur ; on l'étaie de plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordinaire sans ornements et portées sur un banc de terre battue qu'on recouvre de chaux.*

Les trois varangues des cures de Saint-Denis, Saint-Paul et Saint-Leu présentent les mêmes caractéristiques ^[32]. Elles sont toutes construites sous comble, les colonnes ^[33] supportant l'étage étant posées sur des murets en maçonnerie qui ferment partiellement la varangue. Ces varangues se différencient des varangues construites plus tardivement comme celles des maisons Desbassayns de Saint-Paul ou celles représentées par Jean Joseph Patu de Rosemont à la fin du XVIII^e siècle dans ses aquarelles. En effet, ces dernières ne comportent pas de murets et s'ouvrent en totalité sur le jardin qui les précède. Toutes cependant contribuent à l'apparat des maisons, élément luxueux critiqué par certains Lazaristes dès 1721 ^[34].

Ainsi, les cures du XVIII^e siècle qui subsistent à La Réunion témoignent des échanges qui existent entre Bourbon et l'Inde sous l'Ancien Régime. Il s'agit actuellement des seules preuves tangibles d'une architecture mixte, née de la synthèse des influences françaises et indiennes.

2. DU NÉO-CLASSICISME AUX STYLES « NÉO-MOYÉNAGEUX » DU XIX^e SIÈCLE : REPÈRES HISTORIQUES DANS LA DÉFINITION D'UN ÉCLECTISME COLONIAL

Au XIX^e siècle la croissance de la population et l'importance prise par des bourgs ruraux entraînent la multiplication des paroisses : de 1815 à 1914, le nombre des paroisses passe de 10 à 52. L'architecture religieuse est avant tout le fait des municipalités et des ingénieurs coloniaux, même si les nouveaux ordres religieux qui s'installent dans l'île au XIX^e siècle participent eux aussi à l'essor de l'architecture publique durant cette période. Enfin, comme au XVIII^e siècle, il convient de ne pas oublier le rôle de l'aristocratie sucrière dans la construction de lieux de cultes, notamment sur les propriétés sucrières.

[29] Voir à ce propos D'Souza, Florence, *Quand la France découvrit l'Inde, les écrivains voyageurs français en Inde (1757-1818)*, Paris, L'Harmattan, 1995.

[30] D'Souza (Florence), *Quand la France...*, op. cit., pp 192-193.

[31] Idem, p. 193.

[32] A.D.R., L 387. Il en était de même à Saint-Pierre, qui possédait une varangue identique à celle de Saint-Denis, ouverte au rez-de-chaussée, surmontée à l'étage d'une seconde galerie fermée par des persiennes. La façade de la cure de Saint-Pierre fut modifiée après 1773 à la suite d'un cyclone.

[33] Les colonnes en bois des cures de Saint-Denis et Saint-Paul ont été remplacées dans les années 1960 par des colonnes en béton. Celles de Saint-Leu subsistent, mais sans qu'il soit possible de dire s'il s'agit des colonnes primitives de ce bâtiment.

[34] Voir à ce propos Barassin, p. 58.

Le style des nouvelles églises s'inspire des grands courants architecturaux nés en Europe à la fin du XVIII^e siècle : le néo-classicisme et le néo-gothique. Pratiquement toutes les églises construites à La Réunion durant la première moitié du XIX^e siècle peuvent être qualifiées de néo-classiques. Cependant à partir des années 1850-1860, le néo-gothique devient la référence architecturale et presque toutes les églises de la seconde moitié du XIX^e siècle s'inspirent de ce style.

Ainsi, l'architecture culturelle catholique réunionnaise du XIX^e siècle doit à juste titre être considérée comme une variante coloniale de l'éclectisme architectural qui s'épanouit durant la même période en Europe. Comme l'a écrit Claude Mignot, *pour comprendre cette architecture, il nous faut retrouver ce goût de la citation et de l'évocation, des réminiscences historiques et des associations affectives qui faisait pour les contemporains le charme de leur architecture* ^[35].

A. Les églises néo-classiques de la première moitié du XIX^e siècle

Au milieu du XVIII^e siècle, le baroque finissant, connu en France sous le nom de rocaille et en Europe de l'Est sous le nom de rococo, fait l'objet de vives critiques. Le style architectural désigné sous le nom de néo-classicisme, mouvement architectural inspiré de l'Antique, est né du rejet de ces styles.

Ce nouveau langage architectural qui se met en place à la fin du XVIII^e siècle insiste sur la netteté des lignes, la simplicité des volumes, sur le contraste entre les portiques et les murs nus, le refus de la séduction facile des modénatures ^[36].

Les programmes religieux de la fin de l'Ancien Régime vont subir l'influence de ces principes, de ce retour aux modèles antiques. Pour construire des églises néo-classiques, les architectes s'inspirent des basiliques paléochrétiennes, elles-mêmes issues des basiliques laïques antiques. Ainsi, un type spécifique d'église apparaît au cours des années 1760-1780 dont les premiers exemples ^[37] connus sont l'église Saint-Symphorien (Louis François Trouard, Versailles, 1764-1770) ou encore l'église Saint-Philippe-du-Roule (Jean-François Chalgrin, Paris, 1774-1784).

Toutes deux présentent en façade un portique surmonté d'un fronton, inspiré des temples antiques. À l'intérieur, la nef est séparée des bas-côtés par deux colonnades qui là encore se réfèrent aux premiers monuments de la chrétienté, mais également aux élévations intérieures des temples antiques. L'autel majeur se trouve dans une abside en cul de four.

Au début du XIX^e siècle, l'église de type basilical rencontre un grand succès à Bourbon. Quatre exemples méritent d'être retenus : l'église de Saint-André (1817-1819), l'église de Sainte-Suzanne (1817-1827), l'église de Saint-Denis, devenue par la suite cathédrale (1829-1832) et enfin l'église de Saint-Benoît (1840-1843).

À Saint-André, l'église construite entre 1747 et 1751 a été détruite en 1795. Après la Rétrocession de l'île à Louis XVIII, le père Minot fait construire de 1817 à 1819, un nouveau lieu de culte sur le site de l'ancienne église. Minot adopte un plan basilical, dont l'abside est toujours parfaitement visible au chevet. Dans la nef,

[35] Mignot, Claude, *L'architecture au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Moniteur, Fribourg, Office du Livre, 1983, pp. 6-7.

[36] Mignot, *L'architecture au...*, op. cit. p. 13.

[37] On peut encore citer l'église Saint-Louis de Saint-Germain-en-Laye (Nicolas Potain et Pierre Rousseau, 1763, terminée en 1827)

surmontée d'une voûte en bois en plein cintre, deux remarquables colonnades en pierre de taille supportant des arcades la séparent des bas-côtés. Les colonnes en basalte taillé et appareillé d'ordre toscan sont exceptionnelles : elles attestent d'un savoir-faire jusque-là absent de l'histoire de l'architecture insulaire. L'élévation intérieure de l'église de Saint-André, la première de ce type dans l'île, atteste de la diffusion du style néo-classique à Bourbon.

La façade de l'église de Saint-André pose un problème de datation. Le portique en pierre de taille supportant un clocher en bois ^[38], existe déjà en 1836-1837, période durant laquelle Étienne d'Hastrel ^[39] réalise un dessin du monument. Cependant, la grande ouverture en ogive et la flèche qui surmontent le clocher relèvent de l'influence néo-gothique et ne semblent pas être de la même époque que la nef. Cependant, s'il s'avère que ces deux parties de l'édifice datent de 1819, nous serions donc en présence d'un des premiers exemples d'architecture éclectique à La Réunion, mélangeant influences néo-classiques et néo-gothiques.

C'est à Sainte-Suzanne que se trouve la première véritable église néo-classique de l'île, en dépit des modifications apportées à l'église à la fin du XIX^e siècle ^[40]. Totalement en ruine au début de ce siècle, l'église paroissiale est reconstruite entre 1817 et 1827. Là encore, on retrouve le plan basilical cher aux architectes néo-classiques. L'entrée de l'église est encadrée de quatre pilastres soutenant un fronton, premier fronton néo-classique connu de l'histoire de l'architecture religieuse à La Réunion.

Mais c'est dans le chef-lieu de la colonie que se trouve la plus remarquable église néo-classique : la cathédrale Saint-Denis ^[41]. La construction de cette église s'inscrit dans le cadre de l'essor des programmes architecturaux publics à Saint-Denis de 1815 à 1870. Chef-lieu d'une colonie devenue la dernière île française dans l'océan Indien, la ville de Saint-Denis fait l'objet d'importants chantiers au cours de la première moitié du XIX^e siècle, tous destinés à manifester la présence française dans le « lac anglais » ^[42].

Ainsi, durant la Restauration (1815-1830), la nouvelle administration royale affiche son autorité rétablie dans la rénovation de l'hôtel du gouverneur (1822-1824) ou la construction d'un vaste parc d'artillerie (à partir de 1819). Les administrateurs souhaitent également la naissance d'une élite coloniale à travers la mise en place du Collège Royal (à partir de 1819). L'église de Saint-Denis est l'un des derniers programmes mis en chantier sous le règne des Bourbon.

À la fin des années 1820, à la suite des recommandations du ministre de la Marine et des Colonies et devant la nécessité de remplacer le seul édifice cultuel du

[38] Le clocher en bois a été remplacé par un clocher en béton au cours des travaux d'agrandissement de l'église entre 1959 et 1963.

[39] Étienne d'Hastrel de Rivedoux (1805-1874), militaire de carrière, séjourne à Bourbon du 24 septembre 1836 au 29 octobre 1837. Il réalise à cette occasion de nombreux dessins et aquarelles édités dix ans plus tard, en 1847, sous forme de lithographies.

[40] L'église de Sainte-Suzanne a fait l'objet d'importantes modifications à la fin du XIX^e siècle, entre 1879 et 1887. Toute la partie supérieure de la façade a été supprimée et remplacée par un simple fronton. La charpente a entièrement été refaite en métal au cours de la même période, donnant naissance à une nef en forme de halle. Il est probable qu'il existait à l'origine deux alignements de piliers séparant la nef des bas-côtés.

[41] L'église Saint-Denis est devenue cathédrale à la suite de la création de l'Évêché le 27 septembre 1850.

[42] Auguste Toussaint est l'auteur de cette formule célèbre dans son *Histoire des îles Mascareignes*, Paris, Berger Levrault, 1972.

chef-lieu par un bâtiment plus spacieux, les édiles municipaux et les administrateurs royaux envisagent la réédification de l'église de Saint-Denis. Au mois de février 1827^[43], ils examinent le projet de l'ingénieur en chef Spinasse. Malheureusement, le déficit financier de la commune empêche la concrétisation du chantier.

L'épineuse question du financement de l'église est partiellement résolue en septembre 1827 avec l'annonce faite par le ministre d'un secours spécial de 80 000 francs à la caisse coloniale en vue de reconstruire les églises de Saint-Joseph (30 000 francs) et de Saint-Denis (50 000 francs)^[44].

Cependant, il faut attendre une année de plus pour que les nouveaux plans de l'ingénieur Jean-Baptiste Dumas^[45] fassent l'objet d'une analyse en Conseil Privé, lors de sa séance du 9 décembre 1828^[46]. Le contrôleur colonial Achille Bédier, partisan d'une solution plus réaliste et plus économique, critique vivement le projet. Bédier suggère d'élever au Butor une église *plus simple et plus petite dans la partie de la ville qui tend le plus à s'étendre*. Mais le directeur de l'Intérieur, Michel Eusèbe Mathias Betting de Lancastel, n'envisage pas d'ériger à Saint-Denis une église *dans le genre de celles des autres communes*. Pour lui, *la capitale se doit de posséder une église qui soit mieux qu'une enceinte de quatre murs pour mettre simplement à l'abri une population assistant au culte divin et qui [a] chez elle des demeures où respire l'aisance*. Après délibération, le gouverneur Achille Guy Marie de Cheffontaines approuve les plans de Dumas, mais repousse à une date ultérieure la réalisation du portique, suivant en cela le souci d'économie du conseiller Charles-André Panon Desbassayns. Au mois de janvier 1829, les journaux publient le marché des maçonneries, estimé à 297 000 francs et au mois d'avril de la même année, l'offre de l'entrepreneur Prosper Saint-Perne, associé à Charles Diomat^[47], est retenue^[48].

Entre temps, une commission est chargée d'examiner l'emplacement le plus convenable pour la nouvelle église. Elle fait part de ses conclusions lors de la séance du Conseil Privé du 2 mai 1829^[49]. Selon son rapporteur, *la nouvelle église [...] ne peut être placée que dans le quartier le plus populeux, à portée du gouvernement, du port et de tous les établissements publics, en un mot entre la mer et la rue de la Compagnie [...]*. Dans cet espace, trois terrains sont disponibles: la place de l'Intendance (square Leconte de Lisle), la place du Gouvernement et le jardin précédent l'hôpital militaire. Après débats, ces trois propositions sont rejetées et finalement, le 4 novembre 1829, la première pierre de la nouvelle église est enfin posée. Lors de cette manifestation, Betting de Lancastel déclare: *si la colonie prospère, elle ne méconnaît point la source de ses richesses, car elle ne laisse pas en oubli le respect de la religion*.

[43] A.D.R., Série K, 16 K 1/2, séance du Conseil privé du 17 février 1827.

[44] A.D.R., Série M, 42 M 25, lettre du Ministre au Gouverneur du 28 septembre 1827.

[45] Jean-Baptiste Louis Dumas (1792-1849), ingénieur des Ponts et Chaussées, séjourne à Bourbon de juin 1828 à août 1830. Dumas est l'auteur de deux projets à Saint-Denis, mis en chantier le même jour: la cathédrale de Saint-Denis et l'ancien hôpital militaire. La cathédrale a été menée à son terme en suivant les plans de Dumas. Mais l'hôpital militaire a fait l'objet de plans différents vers 1847, tout en respectant le parti pris architectural de Dumas de trois constructions en U autour d'un jardin.

[46] A.D.R., Série K, 16 K 4, séance du Conseil privé du 9 décembre 1828.

[47] Cette association cesse au mois de mars 1831, Diomat devenant le seul entrepreneur de l'église.

[48] A.D.R., Série K, 16 K 5, séance du Conseil privé du 8 avril 1829.

[49] A.D.R., Série K, 16 K 5, séance du 2 mai 1829.

Dès le mois de novembre 1831, les travaux de maçonnerie sont terminés et le marché des travaux de couverture est mis en adjudication. Il est attribué un mois plus tard à Denin, entrepreneur de ferblanterie ^[50]. Durant le premier semestre de 1832, la société Gavoty d'Holtman et Cie réalise les menuiseries de l'édifice et Diomat construit le campanile en bois. Au mois de décembre 1832, la nouvelle église est ouverte au culte, mais il lui manque son portique, construit entre 1861 et 1863, surmonté d'un fronton ^[51].

La cathédrale de Saint-Denis présente toutes les caractéristiques architecturales d'une église néo-classique. Son plan est basilical, s'achevant à l'est par une abside semi-circulaire ^[52]. À l'intérieur, la nef à six travées est séparée des bas-côtés par des piliers à section rectangulaire supportant des arcades en plein cintre, élévation à rapprocher de la nef de l'église de Saint-André. Mais à la différence de cette dernière, il existe à Saint-Denis un étage percé de fenêtres, douze au total. Les murs des bas-côtés sont aveugles, à l'exception de deux portes d'entrée et quatre fenêtres éclairant les pièces situées aux extrémités de la nef ^[53]. La grande sobriété des élévations nord et sud, justes soulignées dans la partie supérieure d'une moulure réalisée à l'aide d'un gabarit, atteste de l'influence des canons architecturaux du néo-classicisme. Il en est de même sur la façade, précédée d'un porche à trois arcades dont la largeur correspond à celle de la nef, soutenu par des colonnes d'ordre toscan. Un fronton surmonte ce porche, répété au second étage de la nef. Ce motif architectural inspiré de l'Antique est omniprésent dans l'architecture européenne à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. La superposition de ces deux frontons, dominé par le clocher en bois, contribue à donner un accent vertical à la façade.

La cathédrale de Saint-Denis, première église qui marque une rupture importante avec le style Compagnie des Indes à Bourbon, est à rapprocher des nombreuses églises métropolitaines du même type ^[54], construites au cours de la première moitié du XIX^e siècle en Europe ^[55].

Durant les années 1820-1830, l'adoption de ce nouveau langage architectural, aussi bien dans l'architecture officielle que privée, a pour conséquence la transformation radicale de certains édifices du XVIII^e siècle, mis au goût du jour. Dans l'architecture religieuse, l'unique cas se trouve à Saint-Pierre où l'église élevée en 1758-1765 a fait l'objet d'importantes modifications entre 1835 et 1839.

Les agrandissements faits sur les bas-côtés amènent la disparition du plan en croix latine au profit d'un plan basilical. À l'intérieur, les poteaux en bois qui

[50] La toiture en fer présente dès 1837 de graves problèmes d'étanchéité. En 1845, le conseil municipal décide de remplacer les feuilles de tôle par des tuiles mécaniques ("tuiles Martin"). En 1853, cette toiture n'assure plus l'étanchéité de l'église. Un crédit spécial permet la réfection complète du plafond et le remplacement des tuiles défectueuses. Mais en 1873, il faut se résoudre à remettre de la tôle sur le bâtiment.

[51] Le fronton prévu par Dumas ne comporte pas de décor sculpté. Lors des travaux du Second Empire, un bas-relief représentant le martyr de saint Denis, commandé aux ateliers Virebent frères de Toulouse, y est installé.

[52] La façade est de la cathédrale a été modifiée sous le Second Empire. L'abside en cul de four a été entourée au rez-de-chaussée par trois pièces supplémentaires, ajoutées afin de compléter les sacristies présentes sur le plan de Dumas.

[53] Ces murs aveugles sont présents sur les plans de Dumas (C.A.O.M., Réunion, série géographique, carton 93 dossier 638), mais également sur la lithographie de Roussin (Souvenir de l'île Bourbon, N° 3, *Place et rue de l'église, St-Denis*, février 1847) et l'aquarelle de Caroline Viard (A.D.R., série Fi., 8 Fi. 9). Il est probable que les fenêtres des bas côtés datent du Second Empire, période durant laquelle la cathédrale fait l'objet d'importants travaux de rénovation et d'embellissements.

[54] Comme par exemple l'église N.D. de Lorette (Hippolyte Lebas, 1823-1836, Paris IX^e).

[55] Mignot, op. cit., p. 40. Le modèle de la basilique romaine paléochrétienne reste celui de l'église néo-classique jusque vers 1840.

soutiennent la charpente sont habillés de planches décorées de moulurations donnant à ces supports l'apparence de piliers néo-classiques. Mais surtout, la façade est entièrement modifiée. Le mur pignon de l'église du XVIII^e siècle disparaît derrière deux tours, dont l'une sert de clocher, et un fronton, le troisième de l'histoire de l'architecture religieuse à La Réunion.

Enfin, de 1840 à 1843 ^[56] à Saint-Benoît, la municipalité fait reconstruire l'église paroissiale sur un nouveau terrain au centre du bourg. Là encore, le bâtiment possède un plan basilical, identique à celui de Saint-Denis. Un parallèle ^[57] existe aussi entre la façade de cette dernière et celle de l'église de Saint-Benoît, les deux monuments présentant les mêmes frontons superposés surmontés d'un clocher à section carrée. Saint-Benoît est d'ailleurs la première à posséder un portique hors œuvre à quatre colonnes, réalisé vingt ans avant celui de Saint-Denis.

Mais à la différence de Saint-Denis, la façade de Saint-Benoît ne correspond pas à l'élévation intérieure : il s'agit ici d'une façade écran, qu'il convient de rapprocher des façades ostentatoires des maisons particulières construites durant la première moitié du XIX^e siècle ^[58]. Autre différence entre Saint-Denis et Saint-Benoît, la nef, dans laquelle deux alignements de colonnes en maçonnerie, supportant une imposante architrave, rythment l'accès au chœur.

À partir des années 1840, un type d'église néo-classique simplifié est mis au point par les architectes coloniaux. L'église de Notre Dame de l'Assomption ^[59] semble en être le prototype. Construite entre 1841 et 1842, cette église fait office de chapelle pour les élèves du Collège Royal. Mais à la suite d'un arrêté du gouverneur Charles Léon Joseph Bazoche en date du 12 février 1845, l'édifice est partagé en deux par une cloison ^[60] en bois et devient une succursale de la paroisse de Saint-Denis, puis une paroisse à part entière le 13 janvier 1852 ^[61]. En effet, ce lieu de culte se trouve non loin des faubourgs populaires de la ville de Saint-Denis, notamment du Camp des Noirs libres ^[62]. Le chevet de l'église devient alors la façade ^[63] de la portion de l'église accessible au public.

La porte d'entrée, flanquée de deux pilastres aux extrémités du bâtiment, est surmontée d'une imposte en plein cintre, elle-même couronnée d'un petit fronton. Une architrave marque la base d'un fronton, souligné par des moulurations, qui couronne la façade. Cette façade devient un modèle pour les églises néo-classiques établies au milieu du XIX^e siècle dans plusieurs communes de La Réunion. En effet, on retrouve cette même façade à l'église paroissiale de Sainte-Rose (1846-1850), à

[56] A.D.R., Note N° 4, Tome I, Pérotin, Yves, *Notes pour M. Hébrard sur l'église de Saint-Benoît et l'hôtel de ville de Saint-Pierre*, Saint-Denis, 8 mars 1956.

[57] Cette similitude entre les deux églises était encore plus perceptible avant le coup de vent de 1850. En effet, à la suite de ce cyclone, la façade de l'église fut modifiée par l'adjonction de deux volutes en maçonnerie reliant la partie supérieure de la nef à l'étage soutenant le clocher. Ces volutes ont été très modifiées lors des restaurations apportées à l'église au cours des années 1960.

[58] La plus significative étant la "maison Déramond" (Saint-Denis, 15 rue de Paris) dont la façade a été construite entre 1832 et 1834.

[59] Il s'agit de la seconde église construite à Saint-Denis au XIX^e siècle, l'actuelle cathédrale de Saint-Denis étant l'unique édifice culturel du chef lieu jusqu'à 1845.

[60] Cette cloison sera supprimée en 1962-1963.

[61] Archives de l'Évêché.

[62] Il s'agit du quadrilatère formé par la rue Bertin au sud, la rue Dauphine (G. de Gaulle) au nord, la rue du Ruisseau des Noirs à l'Est et de la rue Malartic à l'Ouest.

[63] La façade de l'église a été modifiée entre 1928 et 1930 par le père Louvrier, alors curé de la paroisse.

l'ancienne église Saint-Nicolas de Champ Borne (vers 1853-1855) ou encore à l'église de Sainte-Clotilde (1858-1860, détruite en 1972).

B. De la citation à la vision archéologique : les églises néo-gothiques de la seconde moitié du XIX^e siècle

À partir du milieu du XIX^e siècle, les canons néo-classiques cessent d'être les seules références architecturales des ingénieurs coloniaux en matière de constructions religieuses. Un autre style s'impose à partir des années 1840 : le néo-gothique.

Ce courant architectural apparaît en Europe dès la fin du XVIII^e siècle, avec une connotation fortement nationaliste. Les philosophes et théoriciens anglais ou allemands, puis français, voient dans l'architecture du Moyen Âge le génie de leur peuple ^[64]. Mais surtout, le néo-gothique est considéré comme le style le plus approprié aux édifices religieux chrétiens. Dans les premières années du XIX^e siècle, les emprunts faits à l'art gothique sont partiels : l'architecture néo-gothique relève du pittoresque et non d'un souci archéologique comme dans l'architecture néo-classique. C'est à partir des années 1830 que *les progrès des archéologies nationales permettent de donner un contenu architectural au romantisme médiéval et de surmonter l'écart entre analyse rationnelle des structures et vision pittoresque des détails* ^[65].

À La Réunion, cette évolution d'un néo-gothique pittoresque vers un néo-gothique archéologique est également perceptible. Le premier édifice néo-gothique construit dans l'île se trouve à Saint-Gilles-les-Hauts : il s'agit de la Chapelle Pointue dédiée à l'origine à la Vierge et à Sainte-Ombeline, patronne du mécène Omblin Gonneau veuve Panon-Desbassayns (1755-1846). Construite de 1841 à 1843, selon des plans attribués à son petit-fils, Albert de Villèle (1813-1881) ^[66], cette chapelle est destinée à l'évangélisation des nombreux esclaves de la propriété des Desbassayns, mais également des domaines sucriers voisins ^[67].

Son architecture relève du néo-gothique pittoresque qui se développe dans les parcs paysagers de la fin du XVIII^e siècle, décorés de « fabriques » mises en valeur dans l'axe de perspectives savantes. La situation de la chapelle sur une petite colline visible de plusieurs points aux alentours ^[68], le fait qu'elle ait été construite dans l'axe de la route des hauts de l'Ouest, seul axe de communication existant entre Saint-Paul et Saint-Leu jusqu'aux années 1880, confirment l'hypothèse d'une mise en scène savante, dans la tradition des parcs paysagers européens.

L'architecture de la chapelle est composite. Le plan en rotonde s'inspire de l'architecture funéraire antique. Une lanterne surmonte l'édifice, coiffée d'une toiture dont le profil rappelle l'architecture des pagodes de fantaisie qui décorait les jardins de la noblesse d'Ancien Régime.

[64] Mignot, op. cit., p 48.

[65] Mignot, op. cit., p. 50.

[66] Archives de l'Évêché, "Pieux souvenirs", manuscrit anonyme, s.l.n.d. Albert de Villèle (1813-1881) est le petit-fils d'Omblin Desbassayns. Il s'agit du quatrième enfant de Jean-Baptiste de Villèle (1779-1848) et de Gertrude Panon Desbassayns (1787-1878).

[67] En 1841, il n'existait à Saint-Paul qu'une seule église, celle de la Conversion de Saint-Paul, au centre du bourg.

[68] Les plantations d'eucalyptus autour de la chapelle ont été faites dans les années 1920 par Raphaël et Frédéric de Villèle.

Un néo-gothique de détail est perceptible dans la porte d'entrée en ogive surmontée d'une sorte de rosace et dans les fenêtres de la lanterne elles aussi en ogive ^[69]. Mais c'est à l'intérieur que le goût néo-gothique est le plus prononcé. Un décor d'arcatures et de peintures néo-gothiques recouvraient les murs sans qu'il soit possible d'affirmer si ce décor fût conçu en même temps que la chapelle ^[70].

Construite de 1848 à 1849, agrandie de deux ailes en 1853-1854 ^[71], l'église Saint-Jacques ^[72] à Saint-Denis semble être la seconde église marquée par l'influence néo-gothique construite à La Réunion. Elle s'élève dans le faubourg populaire du Butor, sur une petite colline dominant la mer, situation géographique contribuant à sa mise en scène. L'état initial de cette église est connu grâce à une lithographie de Louis Antoine Roussin ^[73]. Là encore, le néo-gothique est présent dans les arcs en ogives des ouvertures (portes et fenêtres) et dans la présence sur la façade, au-dessus de la porte d'entrée d'une ouverture trifoliée, motif caractéristique de l'architecture gothique. Enfin, on peut également penser que les deux niches abritant des statues sont une citation des grands portails sculptés du Moyen Âge...

Mais comme à Saint-Gilles-les-Hauts, le néo-gothique de Saint-Jacques est fait d'emprunts de détails. Il en est de même à Saint-Louis lors de la reconstruction de l'église du centre-ville, monument qui mêle héritage néo-classique et nouveautés néo-gothiques.

Le chantier saint-louisien est l'un des plus importants du Second Empire à La Réunion. Cette période correspond à l'apogée de la société de plantation, avant la grave crise économique de la seconde moitié du XIX^e siècle qui marque la fin de l'essor de l'architecture publique à La Réunion ^[74]. Dans le Sud, seuls trois programmes publics voient le jour : le port de Saint-Pierre (à partir de 1854), l'ancien palais de justice (1858-1862) et enfin l'église de Saint-Louis (1853-1866), unique chantier de cette importance dans cette commune au XIX^e siècle.

Isère Lambert, architecte communal, signe les plans de l'église de Saint-Louis, approuvés par le Conseil Privé le 20 septembre 1852 ^[75]. En 1860, les travaux de maçonnerie s'achèvent, et la municipalité envisage de recouvrir l'église d'une charpente métallique ^[76], initiative originale mais trop coûteuse pour les finances communales. Ce n'est qu'en 1864 que la charpente de l'église ^[77], à la suite de l'adjudication des travaux à Alphonse Frappier. L'église est livrée au culte au mois de mai 1866, mais les travaux du beffroi se poursuivent jusqu'en 1872. En 1883, François Cazamian écrit : [...] *les habitants de Saint-Louis, fiers jusqu'ici de la*

[69] Ces fenêtres étaient plus nombreuses jusqu'en 1932. Voir Roussin, Souvenirs de l'île de La Réunion N° 41, *Chapelle Desbassayns (Saint-Gilles)*, 3 décembre 1847.

[70] Le décor intérieur est connu par deux photographies, l'une de 1908, l'autre des années 1920. Il a disparu à la suite lors du cyclone de février 1932 qui détruisit entièrement la chapelle. Elle fut reconstruite la même année par Claude Bathfield, ingénieur originaire de l'île Maurice, sans que le décor intérieur soit restitué.

[71] Archives de l'Évêché, dossier de l'église de Saint-Jacques.

[72] L'église actuelle de Saint-Jacques a été agrandie et considérablement transformée sous la direction du père Eugène Meillorat de 1901 à 1902. La façade de l'église, les pinacles situés à la naissance de la toiture ont été réalisés durant cette campagne de travaux.

[73] Roussin, op. cit., N° 132, *Chapelle du Butor (St-Denis)*, octobre 1849.

[74] À l'exception des travaux du port et du chemin de fer à la fin des années 1870.

[75] A.D.R., Série V, 4 V 4.

[76] A.D.R., Série O, 2 O 185.

[77] Idem.

fabrication de leurs chapeaux de paille (titre sérieux à l'admiration des étrangers), peuvent enfin s'enorgueillir de posséder un véritable monument [...] [78].

L'église de Saint-Louis, la plus grande de La Réunion (69 m de long x 25 m de large), possède un plan rectangulaire sans aucun rapport avec les plans de l'architecture gothique, mais il ne s'agit pas du plan prévu par Lambert en 1852. En effet, dans un rapport adressé à l'ingénieur colonial Schneider, son supérieur hiérarchique, Lambert écrit : *la forme polygonale de la sacristie sera beaucoup plus gracieuse que si elle était rectangulaire* [79]. Cette modification, probablement voulue par Schneider, est à l'origine du chevet peu élégant que nous connaissons. Par ailleurs, en dépit de son style qualifié de « gothique » par les deux ingénieurs, le plan de Saint-Louis relève de la tradition des églises basilicales de la première moitié du XIX^e siècle. En fait, nous sommes en présence d'un édifice néo-classique sur lequel est venu se greffer un décor néo-gothique, omniprésent sur la façade, percée de grandes baies, de niches et d'une porte présentant des arcs en ogives. L'ensemble est couronné d'une flèche qui n'a de gothique que le nom. L'église de Saint-Louis reproduit le schéma de l'église de Saint-Benoît : la façade forme un écran qui masque la véritable structure de l'église.

À l'intérieur, des arcs en ogives retombent sur deux alignements de colonnes [80] en basalte taillé qui rythment la progression vers l'autel majeur placé dans une abside. Cette disposition est celle des églises de Saint André, Saint Denis et Saint-Benoît.

Le milieu du XIX^e siècle correspond aussi à l'apparition d'une architecture religieuse néo-gothique plus proche des concepts élaborés par les théoriciens de ce style, comme le célèbre Eugène Viollet-le-Duc.

Là encore, l'une des descendantes d'Ombline Panon Desbassayns, Camille Panon Desbassayns (1811-1878) [81], épouse de Louis Charles, baron Jurien, joue un rôle essentiel dans cette nouvelle étape. Héritière du domaine de Bel Air à Sainte-Suzanne, elle fait ériger de 1858 à 1860 une chapelle privée non loin de la maison de maître, *une chapelle neuve d'idée et parfaitement soignée, qui fût un idéal d'art* [82]. Aujourd'hui totalement en ruine [83], cette chapelle a fait l'objet d'une lithographie de Louis Antoine Roussin peu de temps avant sa destruction par un cyclone, le 21 janvier 1881.

Auguste Vinson qualifie la chapelle de *véritable petit chef-d'œuvre d'art gothique et d'exquise distinction. Je n'oublierai jamais l'effet qu'elle fit sur moi le jour où pour la première fois je vis cette architecture du moyen âge, fine et déliée, sortir*

[78] Cazamian, François, "Saint Louis", in *Album de l'île de La Réunion*, Saint-Denis, Lahuppe, 1883, tome III., pp 30-33.

[79] A.D.R., Série V, 4 V 4. Dans ce même rapport, Lambert mentionne la présence de clochetons, de trèfles, de culs de lampes, d'arcs géminés, détails néo gothiques réalisés en stuc, critiqués par son supérieur. Mais Lambert écrit pour se défendre : *si on supprime les quelques ornements qui figurent sur la façade, cet édifice serait sans caractère aucun.*

[80] Ces colonnes possèdent de curieux chapiteaux, non référencés dans la typologie classique, plus proche des chapiteaux papyrifères remis au goût du jour par la mode du retour d'Égypte des premières années du XIX^e siècle que des chapiteaux gothiques classiques.

[81] Marie Antoinette Camille Panon Desbassayns est la fille unique de Joseph Panon Desbassayns (1780-1851) et de Marie Joséphe Élisabeth Pajot (1783 1844). Elle consacre l'essentiel de sa fortune aux œuvres religieuses. Mais à partir de 1863, la crise de l'économie sucrière entraîne sa ruine. Le domaine de Bel Air, grevé de nombreuses hypothèques, est adjugé à Denis André Le Coat de Kervéguen en 1879.

[82] Vinson, Auguste, "Sainte Suzanne et la chapelle de Notre Dame du Bel Air", in *Album de l'île de La Réunion*, Saint-Denis, imprimerie Lahuppe, 1880, pp. 209-213, Tome II.

[83] La façade est entièrement recouverte de lianes et les ruines de la crypte sont envahies par la végétation.

au milieu des palmiers et des cocotiers d'un nouveau monde. Je crus de bonne foi que la chapelle de quelque château féodal du moyen âge avait été achetée par la riche propriétaire du Bel Air ^[84] [il fait référence aux ruines transportées au parc de Monceau].

Garros, commerçant à Sainte-Suzanne et artiste amateur originaire de Toulouse, dessine le projet, *dessin emprunté à quelque missel gothique ou à quelque construction du moyen âge pour l'édification* ^[85]. Noland de Lépervanche dessine et met à exécution les plans, tandis que le chantier est placé sous la direction d'Albert de Villèle, gendre de Lépervanche et cousin de la vicomtesse.

En 1860, *la chapelle sortit de terre avec la robe blanche des églises du Moyen Âge, avec leurs féeries et leurs formes, avec leur architecture gothique, la flèche crénelée, hardie, gracieuse, élancée, avec cet aspect de dentelle que nos ancêtres avaient su donner aux pierres* ^[86]. À l'intérieur, *merveilleusement conçu et orné*, un maître autel en marbre, des boiseries et probablement des vitraux d'inspiration néo gothique, *répondaient à la même idée, à une unité de plan* ^[87].

Le même esprit semble avoir présidé à la construction de l'église Notre Dame de la Délivrance à Saint-Denis sur la plaine de La Redoute. À juste titre, cet édifice doit être considéré comme le chef-d'œuvre néo-gothique de l'architecture religieuse réunionnaise au XIX^e siècle.

La paroisse est créée en 1858 à la suite d'un vœu fait par Mgr Maupoint, dont la vie fut menacée par un naufrage. Sous le Second Empire, une modeste chapelle en bois est érigée sur la droite de l'esplanade actuelle, faisant face à la ville de Saint-Denis. En 1892, l'état déplorable de cette construction mais aussi l'augmentation de la population du quartier conduisent la municipalité à édifier une nouvelle église. En effet, le 16 décembre 1892, le Conseil général autorise la commune de Saint Denis à recevoir en don les pierres et autres matériaux d'une chapelle dont le projet a été abandonné par les spiritains dans le parc de La Providence ^[88]. Placés sous la direction de l'ingénieur communal Auguste Bénard, les travaux de construction de Notre Dame de la Délivrance débutent en 1893 pour s'achever en 1897.

La nouvelle église est mise en scène non pas dans l'axe de la rue du Pont mais dans celui de la rue de la Compagnie, perspective aujourd'hui totalement modifiée depuis les travaux de rénovation de la rue Lucien Gasparin ^[89]. La façade comporte trois niveaux : le rez-de-chaussée percé de trois portes, un premier étage décoré d'une rosace, de deux quatre-feuilles et de trois galeries de statues en terre cuite, et enfin l'étage du clocher surmonté d'une vierge monumentale. Ce dernier est une façade écran qui ne correspond à aucune élévation intérieure, à la différence des deux premiers niveaux. En effet, à l'intérieur, la nef est flanquée de deux bas-côtés. La voûte en tôles rivetées de la nef reproduit les voûtes appareillées des églises du

[84] Vinson, Auguste, « Sainte-Suzanne,... », p 211.

[85] Ibidem.

[86] Ibidem, p. 212.

[87] Ibidem p. 212.

[88] Archives de la mairie de Saint-Denis et archives des Spiritains.

[89] En effet, Bénard conçut dans l'axe de la rue de la Compagnie un mur doté d'une grille en fer forgé qui permettait d'apercevoir la totalité de la façade de l'église depuis le rond point de l'hôtel de ville.

Moyen Âge. Les élévations sud et nord, sont rythmées par une succession de contreforts surmontés de pinacles, modèles repris quelques années plus tard lors des travaux d'embellissement de l'église Saint-Jacques dirigés par le père Eugène Meillorat entre 1901 et 1905.

Mais l'église est surtout remarquable pour son décor polychrome néo-gothique réalisé par le frère Fulbert. Le chœur est décoré de grandes toiles marouflées représentant des scènes de l'enfance du Christ, installées entre 1903 et 1905 par Fulbert. Ce décor ^[90], unique témoignage subsistant dans l'île, témoigne du succès rencontré par le style néo-gothique en métropole au XIX^e siècle, mais également à La Réunion.

Le XIX^e siècle voit également la naissance du néo-roman dans l'architecture religieuse. Cet autre courant artistique inspiré du Moyen Âge ne rencontre pas dans l'île un succès aussi important que le néo-gothique. Cependant, deux édifices témoignent du goût néo-roman à La Réunion : les églises des Colimaçons (1860-1865) et du Port (1904-1911 ou 1915).

Dans le cas de l'église des Colimaçons, il convient une fois de plus de souligner le mécénat religieux du clan Panon Desbassayns / de Villèle. En effet, cette chapelle privée a été construite par Joseph Antoine Sosthènes d'Armand de Chateaufieux (1804-1885), époux de Célinie de Villèle (1817-1889), petite-fille d'Omblin Panon Desbassayns. Le couple s'installe aux Colimaçons en 1846, sur la propriété de Jean-Baptiste de Villèle, avant d'acquérir en 1856 au même lieu-dit une habitation importante sur laquelle se trouve une ancienne vigie transformée en maison d'habitation. Le site domine la côte ouest et le panorama qui s'étend au pied de sa maison est l'un des plus beaux qui existe dans l'île. En 1860, Sosthènes de Chateaufieux choisit en contrebas de sa demeure un terrain destiné à une chapelle dédiée au Sacré Cœur ^[91]. Il est aidé dans sa tâche par un maçon originaire de Madagascar, de deux manœuvres de la propriété et à partir de 1863 se fait seconder par son fils Léon. Consacrée en juillet 1865, la maçonnerie est achevée en octobre 1866 et le dôme de la tour lanterne qui surmonte l'entrée est mis en place en 1875.

Auteur des plans, Sosthènes de Chateaufieux entend ériger une chapelle différente des églises de la colonie car selon lui, *tout est du même modèle* ^[92]. Le plan est en croix latine et le chevet de l'église possède à l'origine des absidioles, éléments caractéristiques des chevets de l'architecture romane ^[93]. Les ouvertures en plein cintre dénotent également de l'influence de l'art roman. Il en est de même pour les élévations constituées de moellons régulièrement taillés, non recouverts d'un enduit régulier à la chaux, comme c'est le cas dans la plupart des églises de la première moitié du XIX^e siècle. Il est probable que le marquis de Chateaufieux a voulu donner à son église

[90] L'atelier de menuiserie et d'ébénisterie de Saint Jacques, créé vers 1900 par le père Eugène Meillorat, réalise pour N.D. de la Délivrance la chaire et probablement les autels, la table de communion et les stalles. Quelques années plus tard, l'ensemble exceptionnel que constitue l'église de la Délivrance inspirera le père Edmond Delaporte, curé de la Rivière Saint-Louis de 1900 à 1942 pour les travaux d'embellissements de l'église Notre Dame du Rosaire.

[91] Il construit à proximité un couvent et un orphelinat, gérés par les Filles de Marie.

[92] Cité par Gabriel Gérard.

[93] L'église actuelle a été entièrement reconstruite entre 1927 et 1930, après le passage d'un cyclone qui détruit entièrement la nef. Il existe dans une collection privée deux vues de la chapelle après la catastrophe où l'on observe vers le chevet trois absidioles, remplacées par un mur circulaire en 1930. Lors de la même campagne de travaux, on substitue à la charpente en bois une charpente métallique. Seul le massif occidental de l'église a résisté au passage du cyclone.

l'aspect rugueux des églises romanes de Bourgogne, région d'origine du marquis de Chateaufieux.

Au début du XX^e siècle, l'église Sainte-Jeanne d'Arc du Port est le second projet d'inspiration néo-romane de l'île. Construite entre 1903 et 1913, l'église actuelle remplace une modeste chapelle en bois élevée à la fin du XIX^e siècle. C'est Eugène Meillorat, curé de Saint-Jacques de 1898 à 1914, qui est l'auteur des plans de cette église ^[94]. Il conçoit un édifice ambitieux, surtout remarquable pour son chevet. On retrouve dans les élévations latérales, les contreforts de l'église de la Délivrance ou encore ceux de Saint-Jacques. Comme à la Délivrance, une charpente métallique a été installée afin de recevoir la toiture. La flèche prévue au-dessus du clocher n'a jamais été réalisée, conférant à la façade un aspect un peu trapu.

CONCLUSION

L'histoire de l'Église à La Réunion, si particulière dans un contexte socio-économique marqué par l'économie de plantation, a fait l'objet de remarquables études. Cependant, celle des édifices cultuels reste à écrire, afin de mettre en place une chronologie et de définir avec plus de précision l'évolution stylistique de ces constructions. En effet, concernant le XVIII^e siècle, il conviendrait de compléter les informations du père Jean Barassin par l'analyse des documents de la période royale, des inventaires et papiers rédigés lors de la période révolutionnaire, des documents iconographiques, mais surtout par une observation attentive des édifices, peu nombreux, dont il manque souvent les relevés précis. Pour les églises construites au cours du XIX^e siècle, une abondante documentation, peu exploitée par les historiens, laisse présager des analyses complémentaires aux hypothèses émises dans notre développement. Néoclassiques, néo-gothiques, néo-romans, ces témoins architecturaux doivent être comparés avec leurs modèles métropolitains. Mais surtout, l'analyse de l'architecture religieuse réunionnaise doit s'inscrire dans l'histoire de l'architecture coloniale, vaste sujet d'études à l'échelle de l'océan Indien mais aussi d'autres pays dont l'histoire est marquée par le fait colonial.

[94] "La bénédiction de l'église du Port", in *Suffrage*, Saint-Denis, Imp. Centrale Albert Dubourg, 1907-1908, p. 610.



Saint-Louis, chapelle N.-D. du Rosaire, vers 1930, coll. privée.



Sainte-Marie, façades nord et est de l'église, 2000, cliché de l'auteur.



Saint-Paul, église de la Conversion de Saint-Paul, vers 1900, carte postale.



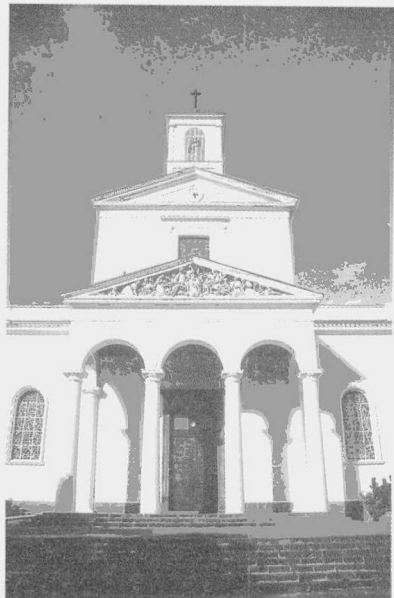
Saint-Denis, façade de la cure, 2000, cliché de l'auteur.



Saint-André, nef de l'église,
2000, cliché de l'auteur.



Sainte-Suzanne, façade nord et chevet, 2001, cliché de l'auteur.



Saint-Denis, élévation ouest,
1999, cliché de l'auteur.

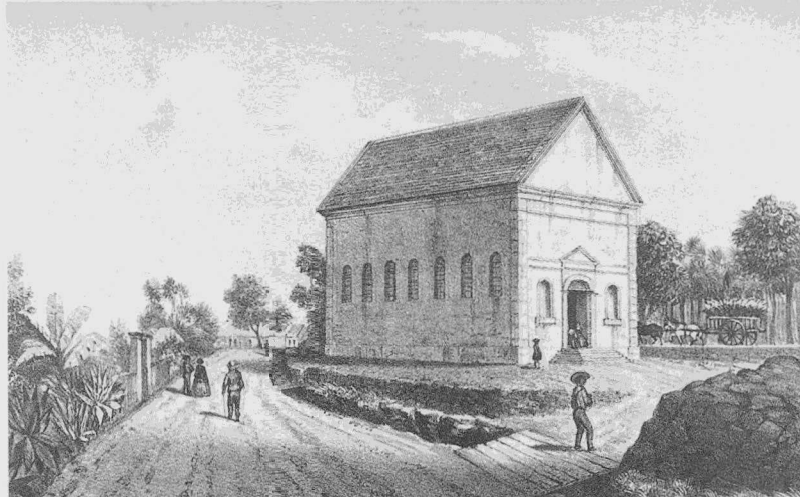


Saint-Benoît, esplanade et façade de l'église, vers 1897, carte postale.

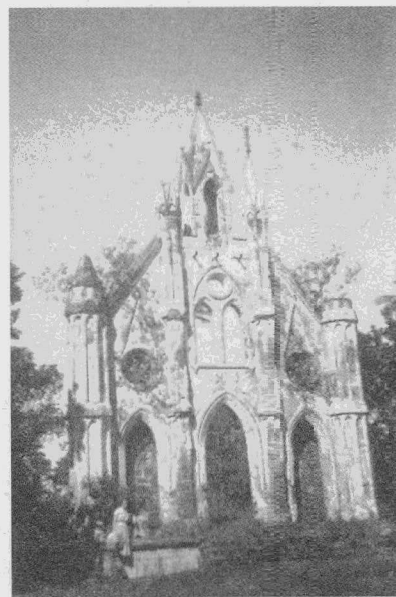


Saint-Denis, église de l'Assomption,
vers 1920, carte postale.

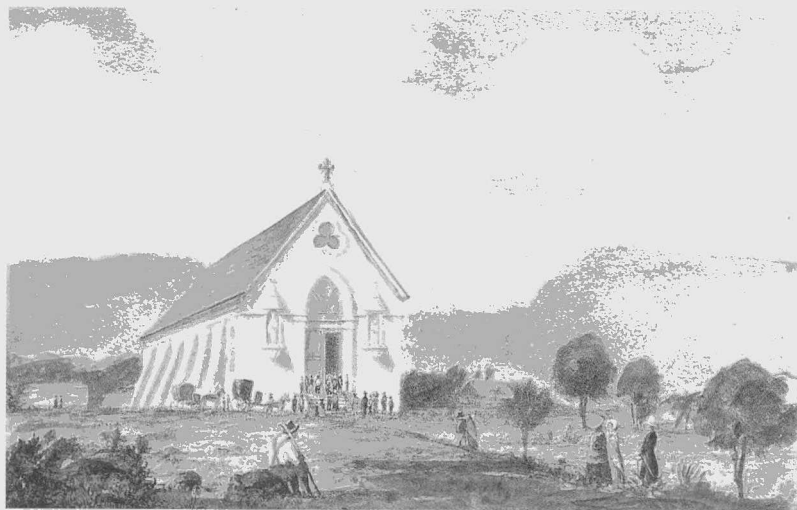
Saint-Paul, Chapelle Pointue,
vers 1950, coll. privée.



Sainte-Rose,
église Sainte-Rose de Lima,
vers 1880, lithographie.



Sainte-Suzanne,
façade de la chapelle de Bel Air,
vers 1950, coll. privée.



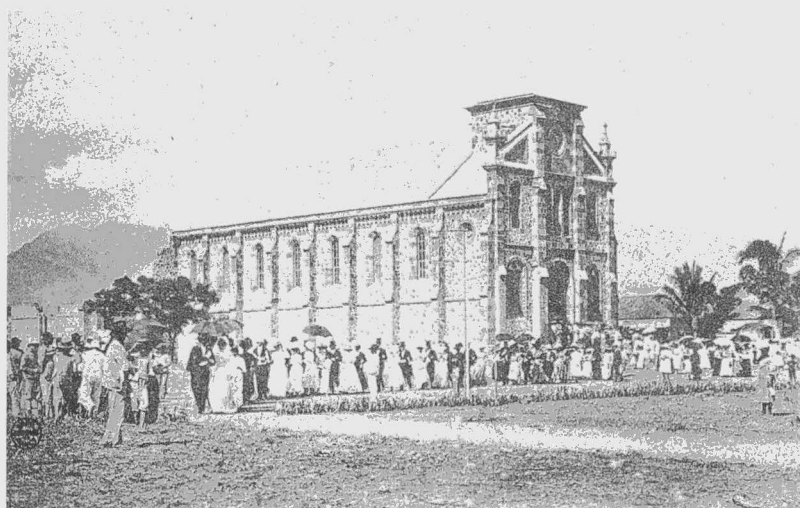
Saint-Denis, chapelle du Butor (Saint-Jacques), 1849, lithographie.



Saint-Louis, nef de l'église, vers 1900, coll. privée.



Saint-Denis, N.-D. de la Délivrance, 2001, cliché de l'auteur.



Le Port, église Sainte-Jeanne d'Arc, vers 1910, carte postale.